Miguel Gomes, par quatre chemins

A Venise, le Lisboète a présenté « Redemption ». Splendide

Venise
Envoyé spécial

A Venise, il est fréquent de perdre son chemin. La concomitance de la Mostra de cinéma et de la Biennale d'art contemporain n'a pas manqué d'ajouter quelques louches de confusion au traditionnel mélimélo qui secoue la Sérénissime. Le 31 août, cependant, les étourdis ayant débarqué, par erreur de vaporetto, au Lido, où se tient la Mostra, en lieu et place des Giardini, qui abritent une partie de la Biennale, ne se sont probablement pas rendu compte de leur méprise.

Il faut dire que, à 18 heures passées, la salle Darsena n'avait rien à envier au cosmopolitisme « arty » qui sévit dans les différents pavillons des Giardini. Jugez plutôt : face au public, se tenait une flopée de Portugais, d'Italiens, de Français et d'Allemands. Soit tous les producteurs du moyen-métrage du Lisboète Miguel Gomes, *Redemption*, présenté hors compétition.

Réalisé en collaboration avec les étudiants du Fresnoy, à Tourcoing (Nord), le film entremêle les monologues de quatre personnages. L'un après l'autre, chacun se confie en voix off, tandis que défilent des images d'archives tournées en super-huit couleur et 16 millimètres noir et blanc.

Le premier à prendre la parole est portugais ; encore enfant, il évoque, en filigrane, les troubles que rencontre son pays – nous sommes quelques mois après la Révolution des œillets de 1974. C'est un marmot chagriné par de petites douleurs, d'amers souvenirs ; le fait de ne pas avoir assez pleuré sa grand-mère, à la mort de celle-ci, par exemple. Des images de savane africaine et de campagne portugaise dispensent une légère « saudade », puis nous voici à Milan, son Duomo hérissé, ses pendus mussoliniens. Le deuxième personnage passe alors à confesse. C'est un vieil Italien, qui avoue avoir aimé beaucoup de femmes, trop peut-être. La première d'entre elles était âgée d'une dizaine d'années, lui avait à peu près le même âge ; cet amour déçu le tracasse.

Magma d'images

Surgit ensuite le timbre caressant d'un Français au zénith de sa carrière, tandis que, à l'écran, une famille bourgeoise godille dans la poudreuse. L'homme s'adresse à sa fille, lui annonce qu'il ne sera pas suffisamment à ses côtés ; absence qu'il s'attachera à combler matériellement, dans la mesure de ses (grands) moyens.

Une Allemande, enfin, se souvient de son mariage, à Leipzig, dans les années 1970. Elle s'en veut de ne pas avoir assez profité de la cérémonie, gênée par la musique de *« ce fasciste de Wagner »*, dont le souvenir remonte en elle, comme une lave. En bande-son, des coulées symphoniques recouvrent un magma d'images scientifiques, quasi abstraites ; c'est tout bonnement splendide.

Arrive le générique. Les noms des quatre personnages apparaissent : Pedro Passos Coelho, actuel premier ministre du Portugal, Silvio Berlusconi, Nicolas Sarkozy et Angela Merkel. Stupeur dans la salle. Lors du débat d'après projection, les questions fusent. Vénitiens, Parisiens ou Berlinois, tous saluent le vertigineux embrouillamini, entre réalité et fiction, passé et présent, petite et grande histoire, tissé par le réalisateur de *Tabou*. Lequel répond dans un anglais joliment approximatif. *« Tout le monde a le droit à la rédemption, même ces quatre mecs-là »*, lâche-t-il, pince-sans-rire. L'Europe politique, nous dit-on, s'égare jour après jour ; ce soir-là, celle du cinéma montrait la voie du salut. ■

AURELIANO TONET

data stampa 32° Anniversario